

Le sandwich au poulet

Un.

Tout part d'un cauchemar d'une bizarrerie presque familière comme seuls les rêves peuvent engendrer.

Un peu de contexte sur mon corps, d'abord. C'est important. J'ai deux tatouages, tous deux du type absurde. Le premier, à l'intérieur de l'avant-bras gauche : une ventouse de toilette d'un style minimaliste, quoique légèrement ombragée pour rajouter du volume. Le second, centré sur le dos de la main droite : l'onomatopée *ploc*. Aux deux pourquoi ? je répondrai : pourquoi pas ? parce qu'il n'y a rien d'autre à répondre, à part peut-être : parce que je trouve ça marrant.

Retour au cauchemar. Fin '44, je suis prisonnier de guerre. De quelle armée ? je l'ignore, sans doute américaine même si tout autour est en français, et même si je suis toujours moi, et donc Belge. Un Belge de trente-deux ans né en '92, allez comprendre. Oui, c'est bien américaine, je vois les drapeaux étoilés sur certains équipements, notamment sous forme de broche. Je suis fatigué, on l'est tous. J'ai constamment peur, comme les autres. Les conditions ici sont exécrables, même si on le saura avec le plus tard elles pourraient être infernalement pires. La nourriture manque, on est les uns sur les autres du matin au soir et même la nuit. Les Allemands se montrent rarement cruels avec nous mais ils aiment quand même nous rappeler régulièrement qui commande de par l'une ou l'autre humiliation basique. Ils sont fatigués, eux aussi. Et ils ont peur, ils savent que la guerre arrive à son terme. Tout le monde ici est à bout, et moi le premier, surtout que je suis de condition chétive et que rien dans mon train de vie vingt-et-unième-siècle ne m'a préparé à ce que je vis. Encore que je dis ça mais j'ai conscience que rien ne prépare réellement quiconque à ces situations. Toujours est-il que je suis à bout. C'est comme si j'étais là depuis des semaines, et ce bien que le rêve vienne de commencer. J'ignore si je sais que je vis un cauchemar, dedans la tête je veux dire, mais une chose dont je suis certain est qu'il y a un stuut quelque part, qu'un truc cloche, que je ne devrais pas être là.

Soudain tout bouge. On est transférés autre part, on recule. On était au Luxembourg, je crois, et là on passe en Allemagne. Le déplacement dure des jours mais tout est instantané, comme c'est le cas dans les rêves. Certains d'entre nous décèdent pendant le voyage, infection ou inanition ou raison plus obscure que personne ne prend la peine d'étudier parce que c'est la guerre, qu'on a pas le temps ni l'énergie et que tout est noir. Les Allemands nous parquent dans un genre de hangar improvisé en prison, dans l'idée de nous faire bosser si j'ai bien compris.

Les Allemands à cause de mon plunger au bras (la ventouse, donc) m'appellent *Latrine*. Je ne suis pas le seul tatoué du lot, mais les autres soldats marqués ont plutôt des encres de type insigne, garnison, aigle ou ours ou autre apex, nom de leur nana. Je fais tâche. Surtout que je suis vieux par rapport au reste : ce sont presque tous des bambins fraîchement sortis de l'école. Et pareil pour les Allemands. Quelques uns d'entre eux cependant ont la quarantaine ou cinquantaine bien entamée, et je devine qu'ils ont été fait soldats sur le tard, parce que la guerre commençait à vriller et que les Aryens en forme commençaient à manquer, *on account of them Jerries and Krauts droppin' like flies on both fronts, and all that*. Je parle anglais, je ne l'ai pas

précisé. Et malgré ça tout autour est en français. J'imagine que je rêve dans ma langue maternelle, mais j'avoue ne m'être jamais posé la question, j'essaierai une nuit de faire attention, des fois que ça intéresse. Mon surnom fait immédiatement de moi le responsable WC au nouveau camp. Un vieil Allemand fait chef de par son âge j'imagine me permet de choisir deux autres prisonniers pour m'épauler. En fait il n'est pas chef mais à ce moment là je crois que si, j'y viens. Il n'est pas vraiment vieux non plus. Question de contexte. Je choisis O'Brian et Corsaro. J'ignore si ce sont leurs vrais noms ou des noms que j'invente sur le tas mais aucun des deux ne conteste. Je décide de les surnommer *plic* (O'Brian) et *Rocket* (l'autre). Rocket parce que je crois me rappeler qu'il avait un dessin de fusée sur son casque avant la capture ; encore que c'est flou. Ça semble lui convenir, je ne creuse pas.

Les jours défilent. Ou les semaines. Quelques minutes de sommeil tout au plus. Un cri en plein milieu de la nuit, la nuit dans le rêve, pas la nuit du rêveur, pas ma nuit. Le vieux non vieux chef non chef m'appelle tout paniqué. En fait ce n'est pas du tout la nuit, donc c'était peut-être bien un cri dans ma nuit à moi, je ne sais pas trop. J'habite une ville estudiantine, il y a du bruit à toutes heures. Il me dit de le suivre. Vais-je être fusillé ? Ils ont fusillé le petit Lipmann hier ou tantôt ou il y a de cela quelques jours. On account of him being jewish and all. Il avait à peine dix-sept ans, il a menti sur son âge pour aller venger les siens. Sans même savoir à quel point les siens avaient réellement subi. Il ne le saurait jamais. C'est déjà ça. Mais moi je ne suis pas juif donc je ne comprends pas trop. C'est vrai que je suis circoncis, ce qui est rare pour un belge – surtout que je suis né comme ça, ce qui est rare pour tout le monde –, mais autour il y en a plein des circoncis, ça se fait beaucoup outre-Atlantique. Et puis le presque vieux est plus paniqué qu'autre chose, et pourquoi il serait paniqué s'ils en ont après ma peau ? Des nettoyeurs de chiottes il y en a d'autres à la pelle, ce n'est pas non plus la tâche la plus complexe. Sans offense à quiconque. Ils n'auront qu'à promouvoir plic ou Rocket. Il m'amène en dehors du hangar / zonz improvisée, jusqu'à une petite maison non loin, cinquante mètres à tout péter. L'endroit semble avoir été aménagé en QG. Il y a près de l'entrée une secrétaire d'un blond très allemand qui tape à la machine, première femme que je vois depuis bien longtemps. Dans le rêve, évidemment, parce que dans la vie j'ai vu ma mère et ma nièce il y a quelques heures, j'ai soupé avec. On monte un escalier étroit et le paniqué frappe timidement à la porte.

Jusqu'ici j'ai parlé d'Allemands parce qu'à cause du flou du rêve je préfère leur accorder le bénéfice du doute, et parce que *tous les Allemands ne sont pas des nazis*, dit-on, même en '44. Le type qui ouvre la porte est un SS, aucun doute permis. D'ailleurs il ne s'en cache nullement, il est tout habillé d'Hugo Boss cuir et le tralala qui transpire la mort. Tout en noir et brun, à la fois beau et moche et terrifiant. Il est très, très énervé. Lui dans le rêve il parle en allemand bien allemand. Il crie, en gros. *Los, los, los! Schnell, du Hund! Schneller!* Il parle au presque vieux désormais livide. Ce dernier se met à bégayer, tente de lui expliquer, en français ou non je ne sais pas mais je comprends tout, que je suis là et que je vais tout régler. Je deviens livide moi aussi. Je suis toujours très blanc de base, fils de rouquine, peau lait chèvre, mais là elle tourne lait vache. Régler quoi ? Schnell ! Le nazi s'avance vers la petite porte entrouverte au bout du bureau improvisé et me pointe d'une main très allemande, c'est-à-dire ferme et hitlérique, bien que non pointée vers le ciel façon salut, vers la pièce d'à côté. Schnell !

D'un coup l'odeur m'agresse. violemment. Elle était là depuis le début, depuis mon entrée dans la petite maison, je pense. J'étais juste trop inquiet et trop occupé pour m'en soucier. Surtout que des relents du type j'en ai senti moult depuis ma capture, et surtout depuis ma promotion *capitaine toilette*. Mais là on entre dans une catégorie toute autre. L'odeur des entrailles du Cerbère diarrhéique. Je crois percuter. Je suis Latrine, remember ? Il veut que je nettoie. Merde. J'avance, et mon pauvre nez m'en veut terriblement. Il faut vraiment que je vomisse, mais je m'y refuse. J'ai trop peur que le nazi tout rouge de colère, de haine, de nazisme, me présente la pointe de son Luger. Le chiotte est bouché, forcément. Tout déborde. Latrine, dit l'allemand derrière. Je me retourne, il me pointe du doigt. Il s'avance ensuite vers moi, m'attrape la main droite, montre triomphalement le ploc au nazi. Oh. Cette fois je percute réellement. Double merde. Il prend mon autre bras, retrousse ma manche, pointe le plunger. Latrine ! il répète. Il y a comme un souci, les gars, que je me dis. Je suis un pitre, moi. Juste un pitre. Certainement pas un plombier.

Deux.

Je n'ai pas connu la guerre, je ne maîtrise pas mieux le sujet qu'un autre. Je ne raconte pas la guerre. Il se trouve simplement que mon cauchemar a la guerre pour cadre. C'est tout. J'invite les bandeurs d'Histoire à passer leur chemin.

Donc. Je suis un pitre, pas un plombier. Mais j'ai juste à côté un SS tout colère qui me veut et croit plombier. Me voilà plombier. OK, je dis. Je tente de feindre une certaine confiance. Un OK qui signifie *je gère les gars*. Je ne gère rien. Rêve ou non d'ailleurs. Mais là c'est gérer ou crever, donc c'est gérer. Je dis au presque vieux de m'amener plic et Rocket, et qu'il se dépêche, il y a du boulot. Le nazi semble ravi de ma soudaine prise en charge. Ses chiottes vont être réparées, il est optimiste. Il se force à l'être. Il se calme un peu, et même me sourit. Un sourire de nazi, mais je prends quand même. A la guerre comme à la guerre, et puis zut ! ma vie est en jeu. Un instant je me demande si on meurt aussi en vrai si on meurt en rêve, puis je me ressaisis, ce n'est pas le moment pour la question. Parfois en rêve on sait un instant qu'on rêve, et puis plus. La preuve que plus c'est que j'aurais évidemment répondu non, crétin, évidemment que non, parce qu'il est évident que non. Mais là j'avais d'autres choses à faire que m'autoflageller, à commencer par survivre. Et réparer les waters. Ce qui revient au même ici, même si l'association est peu commune.

Je m'approche du cabinet. Je compte sur mes bottines pour protéger mes pattes désormais à une couche et demie (chaussettes trouées) d'être trempées dans la chiasse. C'est un coup à choper la gangrène, ça, que je suppose. Mh, que je prétends analyser. Yes, yes, i see. You'd better leave the room, sir, que je lui dis. Je tente un méga coup de bluff pour le dégager, au cas où ça ne serait pas clair. Je n'ai pas spécialement envie de le voir piger que je suis à la ramasse pendant que je ramasse. It's gonna get pretty gross, j'insiste. Tiens, je lui parle en anglais. Intéressant. I mean, even grosser. Le SS hésite. Il me lorgne. Il veut me croire, évidemment, il veut partir parce que bon, voilà, qui ne voudrait pas ? mais il sait que je ne suis qu'un sale Amerloque répugnant, et qu'il ne s'agirait pas que je la lui mette à l'envers. Je suis blondish, yeux bleus, plutôt grand, et

j'ai des lunettes, signe d'un évident sérieux : il choisit de me faire confiance. OK, il finit par dire. Fix it. Avec un *or else* sous-entendu, même si nul besoin puisque le type est littéralement un foutu nazi.

Il attend que l'autre Allemand flanqué de mes deux compères revienne pour partir. Il n'est pas débile non plus, il ne faudrait pas laisser le prisonnier à lunettes seul, des fois qu'un plan fomenté. Le trio arrive, le SS ordonne à l'autre de rester pour superviser puis quitte la pièce. On respire mieux. Au figuré. Je décide de jouer franc jeu, parce que je me dis que le presque vieux a tout à perdre, lui aussi, si j'échoue. Je ne suis pas plombier, tu t'es gouré, mais je vais essayer de réparer tout ça quand même parce que j'aime bien la vie. Et tu vas fermer ta grande gueule d'Allemand pendant qu'on joue, parce que si ton chef l'apprend tu vas prendre Bagdad, toi aussi. Il ne comprend pas le *tu vas prendre Bagdad*, mais il comprend l'idée. J'aurais pu dire tu vas prendre Dresde, mais je ne crois pas que le bombardement de Dresde ait déjà eu lieu. Triple merde, je réalise, j'espère qu'on n'est pas à Dresde !

J'ai dû réussir, parce que le nazi est content. (Avec outils ? Sans ?) C'est comme ça avec les rêves, on sait faire des trucs qu'on ne sait pas faire. Soulagement. On retourne vivants au hangar, et même avec un bon bout de fromage chacun, et moi le plus gros. Je n'ose pas lui dire que je suis allergique aux protéines de lait et donc plutôt très intolérant au lactose, quelque chose me dit que ça plomberait une ambiance tout juste déplombée.

Trois.

Le rêve touche bientôt à sa fin, je le sens. J'entends au loin et dans l'ailleurs les oiseaux du matin belge qui commencent à gazouiller.

Je suis dans un bain à bulles, avec un savon, un essuie qui pend à côté et le tralala. Il y a même un petit canard jaune en plastique qui flotte, et je réalise en écrivant ces lignes qu'il doit s'agir d'un ajout personnel puisqu'anachronique, un cadeau de mon subconscient à mon moi prisonnier qui l'a je crois bien mérité. Sur un petit tabouret à côté du lavabo on m'a laissé des vêtements propres et à ma taille et sans trous. J'ai même reçu l'autorisation de prendre mon temps. Je crois qu'on appelle ça le luxe.

J'exulte. Je devine que mon tour de magie de... la veille ou pas du tout, peut-être longtemps avant mais sans doute pas, c'est flou... me vaut ces précieux privilèges. Quelqu'un toque, je croyais que j'avais le temps ? Une voix de femme me demande si tout va bien. Le SS l'aurait envoyée *pour me satisfaire* ? Je ne prends pas de risque, je réponds oui, oui. De toute façon je n'ai pas spécialement envie de fricoter avec une potentielle nazie, j'ai eu suffisamment de cours sur la Shoah en cinquième pour savoir que berk. Et puis je n'ai pas non plus envie de fricoter avec quelqu'un qui n'a pas envie de fricoter, qui fait ça parce qu'elle doit. Elle dit parfait, que sans me presser il serait judicieux que je me dépêche, que le souper va être prêt et que monsieur n'aime pas attendre. *Monsieur*. Je note.

Dîner aux chandelles avec un nazi. Super. Il y a vraiment des bougies partout, je ne dis pas ça juste pour l'expression. Un tête-à-tête avec un soldat SS, le début d'un mauvais porno gay. Ou très bon, je manque d'expertise. Je dévore la saucisse, la purée, les petits pois. C'est si bon.

La fringale s'accumule, en guerre, et un bon repas même pas si bon vaut vraiment un bon repos, exceptionnellement rare aussi, tout pareil. Le nazi attend que j'aie terminé avant de converser. Poli. Il est calme, il parle en français. Un français français, pas un allemand ou anglais tourné en français par mon traducteur onirique. Lui a-t-on dit que j'étais Belge ? Lui ai-je dit moi-même durant l'une des nombreuses ellipses brumeuses ? Il me demande si j'ai aimé le repas, ah ça oui ! que j'ai aimé. Merci. Ça me fait quelque chose de dire merci à un nazi, mais ce ne sont pas tout les nazis qui me traitent comme un prince. Encore que c'est le seul que j'ai rencontré jusqu'ici, en tout cas dont je suis certain qu'il l'est. Mais j'ai dans l'idée que c'est chose rare, en tout cas je n'ai jamais rien lu sur les haut-gradés de la Schutzstaffel qui laissait à le penser. Tu me rends un service, je te rends un service, qu'il dit. Je pense à plic et Rocket qui ont contribué pareil ou davantage et qui devront se contenter du fromage. La vie est injuste.

Tu n'es pas juif, dis-moi ? il ajoute sans pression. Et voilà que la terreur revient. Non, non, pas juif. Je tremblote. Belge. Athée. Athée ? qu'il s'étonne. Euh... oui, athée. Désolé. Il ricane, il s'en fiche. Les oreilles, il dit. Décollées, oui, mais plein de gens ont ça, monsieur. Le monsieur est important. Chez... chez les Anglais par exemple, et les Irlandais. Et ton nez, qu'il continue. Crochu, oui, mais pas à la base, je l'ai cassé à treize ans en jouant à saute-mouton sur des poteaux de bois. Et puis le coup du nez crochu chez les Juifs, c'est un mythe, je crois. Il éclate de rires. Teasing you, kid. Ich mache nur Spaß. Bleib ruhig. Tu n'es pas laid, il continue. Pas beau, certainement pas, mais pas laid. Et Aryen, c'est important. Même si je préférerais que mes petits enfants n'aient pas les oreilles décollées.

J'ai bien entendu. Aucun doute possible. Je suis dur d'oreille, pourtant, mais il n'y a pas cette échappatoire : il a parlé fort et distinctement. Meine Tochter, Hilde. Il me tend une petite photo d'une, semble-t-il, encore que c'est pour tout un tas de raisons contextuelles fort dur à dire pour sûr, très jolie jeune femme. Sa fille, donc. Hildegard. Hilde, il répète. Tu as tout l'avenir devant toi. Moi, je serai bientôt fait prisonnier, et sans doute même exécuté. C'est ma seule fille, ploc, implore-t-il. Je lui veux un avenir. Pourquoi il m'appelle ploc, ce boche ? Remarque, c'est mieux que Latrine. Je m'appelle Ithaque, au fait.

Quatre.

Rêve étrange, je songe au réveil. Surtout la fin.

Je m'étire, je bâille, je me frotte les yeux, j'enlève les petites croûtes. Je me lève, je m'approche du cagibi salle de douche collé à ma chambre, je m'installe au lavabo, j'urine. Rien de très classe, que du contraire, mais qu'on se rassure : je nettoie toujours juste après, et puis à fond une fois par semaine environ. Je maîtrise le pipi lavabo. J'enfile un slip propre, retourne au lit, cale mes pieds sous la barre en bois solide du cadre de lit, commence une série d'abdos. J'ai récemment développé un bide à sucres dont j'aimerais fort me débarrasser au plus vite. Je me pose à mon bureau, j'allume ma tablette, j'ouvre mon *journal des rêves sombres*. Je note tout ce dont je me souviens. Je ne fais ça que pour les cauchemars qui le méritent. Je m'habille. Je me rends à la cuisine, j'attrape une pomme, puis je rejoins mes mère et nièce à côté. Ma nièce mange

des céréales. Ma mère ne mange rien, elle ne mange jamais rien le matin, à part parfois (rarement) un PPàC comme elle dit, un petit pain au chocolat. Elle boit son café.

Je vis chez ma mère. A Louvain-la-Neuve, ville estudiantine comme je l'ai dit plus haut. Je suis psychologue en indé depuis deux ans, mon cabinet est chez nous, une petite pièce bibliothèque aménagée avec deux fauteuils et une table basse. Pas besoin de plus. Mon business fonctionne mal, les rares patients sont plutôt satisfaits il me semble mais comme je propose de la thérapie brève type TCC les séances sont peu nombreuses. Et il y a trop peu de turnover. Ma nièce et ses frères et leur mère habitent à quatre maisons de là, on les voit donc souvent, ce qui est plutôt chouette. On est très famille par chez nous, pour la plupart. Mon frère vit aux USA mais revient deux, trois fois par an rendre visite. Sa femme et lui sont actuellement en procédure pour adopter un petit Bulgare de 6 ans. Une autre sœur à nous vit à Wavre, qui n'est pas loin du tout de Louvain-la-Neuve. Notre dernière sœur vit... quelque part, dans le Hainaut, aux dernières nouvelles. Elle s'est autoostracisée il y a des années, après deux séjours en IPPJ pour faits de violence grave. Elle a trois enfants ou davantage. Mon père vit en campagne, mais passe une bonne partie de son temps chez sa compagne à Schaerbeek à Bruxelles. C'est tout pour la famille.

Il est huit heures, il faut que j'y aille. Je me suis réinscrit à l'université, c'est potentiellement reparti pour cinq ans ou plus si j'échoue. Je dis potentiellement parce que je n'ai pas encore été accepté, mon dossier est en attente. C'est le premier jour. Je stresse. Mais je stresse souvent pour tout donc rien de surprenant. Je retourne dans ma chambre, je prends mon téléphone, mes clefs, mon portefeuille et un livre. Je me prends aussi un soda au frigo, vilaine habitude que j'ai reprise cet été et qui n'aidera pas avec mon petit bide. Je bouge vers la fac de psycho. Je me suis inscrit en *langues et lettres françaises et romanes*, en fac de philo, mais la séance d'informations a lieu au Socrate 11. Ah non, c'était au Studio 11 en fait, j'avais mal lu. Heureusement ils ont du retard. Quand j'étais petit les désormais auditorios Studio étaient deux salles de cinéma. Tout change. Je m'installe tout en haut, dos au mur, j'ai horreur d'avoir des gens dans mon dos. Et près d'une porte, comme ça si la séance est longue je peux déserter.

La plupart des informations partagées me sont inutiles, soit parce que dû à mon précédent passage en ces lieux il y a de cela quatorze ans je les connais déjà, soit parce qu'elles concernent la plateforme en ligne à laquelle je n'ai pas encore accès puisque mon dossier est en attente. Je reste quand même, parce que pourquoi pas ? et parce que je suis fatigué et que je suis bien, posé là, à siroter mon soda. J'observe les têtes et nuques de mes condisciples. Des bambins. Ils me font penser aux soldats dans mon rêve. Ça me fascine comment les trajectoires divergent en fonction des époques. Et des lieux, vu ce qu'il se passe notamment à Gaza et en Ukraine en ce moment.

Présentation terminée. Pause. Le premier cours commence dans une heure, ça me laisse le temps de... d'attendre. Le reste de l'auditoire se dirige vers le bâtiment Erasme, il y a un meet and greet et des jeux organisés. Non merci, mais comme il fait bon je les suis jusqu'à la place Cardinal Mercier. J'ai le temps et j'aime bien observer les gens en marchant. Je trouve une poubelle bleue pour ma canette puis me pose sur un banc. Je bouquine pendant que mes condisciples font connaissance. Je n'ai jamais été doué pour sociabiliser, et encore moins avec des gens de quinze ans mes cadets, encore que je n'ai jamais essayé. Mais j'imagine. Une jeune femme s'assied à côté de moi. Elle boit un café, j'aime l'odeur du café, même si je n'en bois pas.

Je n'y prête que peu d'attention, mon bouquin est intéressant. Quelques minutes plus tard elle me demande ce que je lis. On étudie la littérature, ce n'est donc pas choquant. Je réponds. C'est bien ? qu'elle demande encore. Je réponds. Tu es étudiant, aussi ? Je t'ai vu à la séance d'infos, mais tu es plus âgé, non ? Je lève pour la première fois les yeux de mon livre, je la regarde. Comme ça elle peut confirmer d'elle-même qu'en effet je suis plus âgé. De près le doute n'est plus permis. Elle m'a l'air familier, mais je n'arrive pas à la placer. Ce qui est plutôt rare, je suis physionomiste. Hm ? Elle est jolie, et même plutôt très jolie. Des cheveux bruns, quasi noirs. Des yeux verts. De minuscules taches de rousseur sur les deux joues. Etrange, ton tatouage. Je porte un pull, il fait tôt et bon mais encore trop froid pour mon tee. Elle parle donc de ploc. J'aime encore bien, elle ajoute. J'ignore quoi répondre, je ne réponds rien. Je m'appelle Hildegard, elle dit. Hilde.

Cinq.

Le problème des sandwiches au poulet c'est que la volaille, noyée dans le mélange mayonnaise laitue carottes, passe totalement inaperçue. On la goûte à peine, alors que c'est précisément pour le poulet qu'on a payé. C'est un sandwich au poulet, après tout. La mayo et le reste, c'est mignon, ça enjolive, mais, soyons lucides, on peut les avoir avec n'importe quel sandwich. C'est le genre de détails sur lesquels je m'arrête, moi. Parce que ça me frustre. Et puis un jour j'oublie et je me refais prendre, parce que j'ai envie de varier un peu, parce que j'ai envie de poulet. Comme aujourd'hui.

Hilde et moi, après le cours de littérature européenne au Montesquieu – plutôt sympa au passage ce cours, je ne connaissais pas le mythe de Gilgamesh –, allons manger un bout en attendant la séance d'infos de l'après-m'. Il faut que je creuse, on se doute bien. Jusqu'ici je ne lui ai rien dit. Que dire ? J'ai fait un rêve... Outre que ça sonne Reverend King Jr, dont dû à son jeune âge elle ignore sans doute tout... Je suis supposé dire quoi, au juste ? Un nazi m'a invité à dîner, m'a plus ou moins offert sa fille... une photo de belle brune... Ca sonne fou à lier. Ca fait drague au rabais *et ça sonne fou à lier*. Sans compte l'aspect offrande, marchandisation, objectification, abjection. J'ai un subconscient mercantilement misogyne, semble-t-il. Pas la meilleure première impression.

Je l'interroge sur sa vie. Enfant unique. OK. Grandie en région germanophone, j'aurais pu m'en douter. Elle a un poney, là-bas, elle l'a reçu pour ses six ans. Ah bon ? Qui a un poney ? Une de mes patientes, mais elle est bien bourgeoise et sa mère est vétérinaire, donc c'est presque logique. Je lui demande si elle est riche, elle dit que non, pas spécialement, pourquoi ? Je parle du poney, elle dit que c'est courant en campagne. J'ai grandi en campagne et personne autour n'avait de poney, à ce que je sache du moins, mais je n'insiste pas. Elle m'interroge sur ma vie, je reste vague. J'aime parler de moi, en général, comme tous les artistes, mais pas maintenant. Maintenant on s'en fiche de moi. Ton père est un nazi, oui ou zut ?! Je reste calme. Enfant unique, tu as dit, tes parents sont encore ensemble ? Subtile, le vieil Ithaque. Non, je vis avec ma mère. Papa... Papa quoi ? C'est compliqué. OK, je n'insiste pas. Je voudrais tellement insister... Je lui dis que je suis psy. Un habile *je change le sujet mais en fait non et si tu veux parler c'est*

mon métier donc aucun problème j'ai l'habitude. Ca fait flirt, j'imagine ; peu importe, je dois savoir. Elle acquiesce. Et puis rien. Elle part sur autre chose, son parcours scolaire en TT, les options limitées en cambrousse germanique, l'année étasunienne avant l'université, la première première en droit à Liège pour faire plaisir à maman, la décision de bouger sur Louvain-la-Neuve pour s'émanciper. Bagatelles non nazifiées.

Je n'y crois pas, moi, aux trucs supernaturels, fantômes, magie, tout ça. Je ne crois même pas en Dieu. Mais je ne crois pas non plus que mon subconscient puisse inventer ex nihilo un prénom et diminutif que je n'ai jamais entendus auparavant, et ce seulement quelques heures avant que je rencontre une germano avec la même tronche et le même prénom. Je ne sais plus quoi croire. Ca fait comme dans le rêve : il y a un stuut. J'ai vérifié, au passage : je ne rêve pas. Je me suis pincé. La vie est bien la vie et cette fille est bien là et je dois savoir si son père est un nazi, parce que si c'est le cas tout fout le camp, sans mauvais jeu de mot. Et oui, je sais, en termes de dates ça ne colle pas, le SS du cauchemar devait avoir un petit cinquante, et la Hilde du présent en a vingt. Il l'aurait fait à cent ans passés. L'andropause vient tard, mais quand même.

On part pour la seconde séance d'infos. Elle a lieu au Coubertin. Pourquoi ils nous font autant bouger, dans cette fac ? En psycho tout ou presque se déroulait au Socrate, et c'était très bien comme ça. Il n'y a presque personne, je me serais encore trompé ? Je vérifie l'horaire. En effet, erreur : bon lieu, mauvaise heure. Une demi-heure trop tôt. Je suis trop distrait, je fais tout le temps ce genre de choses. Il m'est arrivé de me pointer le mauvais jour à un examen, ou même de carrément en oublier un, grossissant inutilement ma seconde sess'. Je me suis aussi une fois pointé à un examen de socio pour les sociologues de formation, ignorant que les étudiants de la mineure avaient leur test à une date différente. Les assistants ont été sympas, j'ai pu le passer. Je me suis planté, mais bon. Pas de souci, dis-je à Hilde. Discutons. Ton père est parti, alors ? Je tente l'approche rentre dedans, tout en prévoyant le *je n'avais pas compris à quel point le sujet était sensible*, des fois qu'elle se vexe. Décédé, qu'elle répond. Avant ma naissance, en fait. Il est mort... à la guerre. Je n'ai pas trop envie d'en parler. A la guerre, que je me demande, tout en restant silencieux. Quelle guerre ? L'Irak ? L'Afghanistan ? L'Allemagne ?! OK, je finis par dire. Désolé. 'y a pas de mal, tu ne pouvais pas savoir. Ta mère ne s'est jamais remariée ? Si, si... Et là-dessus elle m'explique son enfance à deux, puis son adolescence à trois, avec le beau-papa qu'elle avait du mal à accepter parce que ça avait toujours été elles deux, et le tralala. Pendant qu'elle raconte je regarde les étudiants entrer. Je cherche un autre signe. Peut-être plic ou Rocket, ou le vieux pas si vieux. Quelque chose. Rien.

Une heure de retard, quasiment, le type. La moitié des étudiants se sont barrés. Dont Hilde, qui avait rendez-vous avec ses nouveaux colocs. Je suis uniquement resté parce que n'ayant pas accès à la plateforme, les infos je les reçois de vive voix ou je ne les reçois pas. Et puis comme ça j'avais une excuse pour obtenir le numéro de la mystérieuse jeune femme.

Six.

Vendredi. Trois jours sans progrès.

Le mardi je suis arrivé en retard au cours de grammaire et orthographe, je me suis posé sur la rangée tout en bas, face à la prof. La seule où il restait de la place. J'ai hâte que les semaines passent et que les jeunes actifs cessent de venir aux cours. Je n'ai pas trouvé Hilde à la pause. Il faut dire qu'on était vraiment beaucoup. Je ne l'ai pas non plus vue au cours d'italien, il faut croire qu'elle a pris espagnol. Ou anglais. Ou néerlandais. Pas allemand, j'imagine. C'est possible, évidemment, mais je n'y vois pas trop d'intérêt. Encore que je dis ça mais il y avait trois Italiens à mon cours d'italien. Comme j'avais un patient l'après-m', je n'ai pu me rendre au troisième cours du jour qu'après la pause. Il faisait mourant de chaud, que c'en était dur de respirer. Et comme l'ensemble des étudiants de la fac était présents, c'est-à-dire un petit trois-cent têtes, je n'ai évidemment pas vu Hilde, noyée dans la masse. L'odeur, on imagine bien. Ça sentait le travail, comme on dit.

Le mercredi on n'avait aucun cours, juste un examen de latin. Les prochains mercredis seront moins légers. J'ai rendu feuille blanche. Signé, comme on dit. Malgré mes six années d'étude du sujet. Je ne me rappelais de rien, les mots auraient tout aussi bien pu être en chinois. Il faut dire que ça remonte à loin. J'ai vu Hilde, cette fois, on a un petit peu discuté. Des banalités. Et comme elle passait l'exam' jusqu'au bout je n'ai pas vraiment pu creuser. Je n'allais tout de même pas rester deux heures à l'attendre, ça aurait fait un peu creepy, je crois.

Le jeudi au cours du matin je suis encore arrivé en retard, j'avais mal jaugé la distance maison / Coubertin. Hilde n'était pas là. Elle avait dû sortir la veille, comme font les jeunes, et surtout le mercredi. Moi je suis vieux et je sors donc les week-ends, en bar et non en cercle. Le cours n'était pas folichon, mais l'enseignante semble passionnée et c'est tout à son honneur. J'ignore si j'y retournerai. J'ai retrouvé Hilde au cours suivant, au Studio, toujours aussi chaud. Un café et des lunettes de soleil en intérieur : gueule de bois. Ça va, Isaac ? Ithaque, j'ai corrigé. Ah oui, désolée. J'ai attribué l'erreur à son état, mais ça a un peu pincé. Introduction historique à la philosophie. Le prof a passé vingt minutes à se plaindre que trente heures ne suffiraient pas à explorer deux-mille-sept-cent ans de savoirs, et puis a suspendu le cours à cause de la chaleur insoutenable du lieu. Même salle que mardi. Vingt-huit heures, du coup. Hilde m'a lâché, elle était crevée et allait profiter de ce bienheureux coup du sort pour siester.

Vendredi, donc. Je rêve en français, j'ai fait gaffe. Comme ça on sait. Je me lève. Même routine que lundi, sans pomme parce qu'il n'y en a plus, et sans nièce parce qu'elle a dormi chez elle. Je promène les chiens avec ma mère, je glande un peu sur l'ordi, puis je bouge au cours de linguistique. Je pourrais probablement obtenir une dispense, j'ai jadis suivi un cours de science du langage qui a l'air fort similaire. Sur papier. Je n'en ai pas spécialement envie : l'enseignant est passionnant, ce qui fait toujours plaisir. On ne voit pas le temps passer. Seule la prof d'italien était aussi chouette. Et puis de toute manière j'ai bien besoin de ces piqures de rappel. Et puis j'aime apprendre, surtout quand c'est ludique.

Hilde me capte à la pause. Je me rends compte que je n'ai pas encore adressé la parole à qui que ce soit d'autre, cette semaine. Juste elle. Ils sont tous si jeunes, je suis perdu. C'est la première fois de ma vie que je me sens vieux. Ça fait bizarre. L'alternative à la vieillesse étant la mort, je ne me plains pas. Mais ça fait bizarre. Suis-je à ma place ? Et si non : où ? J'aime les

livres, je veux vivre grâce aux livres, idéalement les miens. La littérature fait sens, non ? Hilde me dit de l'attendre après le cours. J'obéis.

On va manger un bout ? qu'elle demande en sortant du bâtiment. Mon train est à seize heures. Allez, allons. En chemin elle me parle de ses rencontres, elle s'est déjà formé un petit groupe d'amis. Je l'envie. Elle compte les rejoindre après. Tu veux venir ? Oui, je veux. Non merci, je dis. Ils seront mal à l'aise, je serai mal à l'aise d'en être la cause. Un sandwich au poulet ? elle demande. Je dis oui, je suis dans mes pensées de vieux. Je sors l'argent de manière automatique. Première bouchée, je réalise. Merde.

Sept.

Peut-être que j'aurais dû faire plombier. Tu sonnes, tu fais ton travail, tu pars. Tu pues, parfois, et après ? Tu as servi, aucun doute permis. Le problème quand tu es thérapeute c'est que rien ne permet d'affirmer que tu sers. Et je confesse que ça me turlupine, que j'y pense souvent. Je déteste l'idée de faire payer sans servir. De faire se livrer, s'ouvrir sans servir. C'est tellement difficile d'être patient. C'est tellement difficile d'être psy. Le plombier il sert. Sans doute que c'est difficile, aussi, parfois, qu'il galère, on peut imaginer. Avec les ingrats, avec les situations ingrates, aussi. Mais il sert. A ça il peut toujours se raccrocher. Le psy, lui, il sème des graines. Et l'écrivain tout pareil. Je ne me rends pas toujours la vie facile. Peut-être que j'aurais dû faire plombier.

Elle m'appelle Isaac. A nouveau. Elle m'explique un truc, elle me raconte une anecdote, un imprévu lors de la sortie d'hier avec les nouveaux potes, elle rigole, elle dit tu sais bien, Isaac ? avant d'enchaîner avec la suite de sa petite histoire rigolote. *Tu sais bien, Isaac ?* Juste comme ça. Anodinement. Ithaque, je corrige à nouveau. Peut-être sèchement, je ne sais pas. Ithaque ! oui ! pardon. Elle est confuse. Un peu rouge, mais pas pivoine non plus, il n'y a pas mort d'homme, elle me connaît à peine après tout, et puis les deux prénoms se ressemblent. Il n'y a pas de mal, je dis. J'ai mal, pourtant. Sensible, on pourrait se dire. Sans doute, oui. Mais c'est autre chose, je crois. Comment expliquer ? *Hope is a subtle glutton*, on pourrait résumer. C'est autre chose que ce que je croyais que c'était. Elle et moi. Deux étudiants qui discutent, apprennent lentement à se connaître, une bourde banale sur un prénom atypique. C'est tout. Pour elle c'est tout. Pour moi, en revanche... Hilde, Hildegard, moi je ne ferais pas l'erreur. *Je ne pourrais pas* faire l'erreur. Ses prénoms et diminutifs sont ancrés, encre même, autant que mes tatouages. Ce n'est pas une question de mémoire, nos mémoires fonctionnent tout pareil, a priori. C'est une question de poids. Le poids qu'on accorde aux choses, aux diverses informations qui nous sont partagées. Son prénom, un prénom atypique, par ici : une information de poids. Enflée. J'ai vu *gros*. Une coïncidence comme une autre est devenue toute autre, et tout sauf une autre. L'espoir. Subtil glouton. Un nouveau monde, et toutes les possibilités qui l'accompagnent. Un monde au delà du quotidien, un monde de magie. Un infini. J'ai fantasmé le destin. J'en avais besoin. Non. Non, pas besoin. Envie. Juste envie. Une raison surnaturelle, un lien surnaturel. Solide et davantage. La possibilité du surnaturel, la possibilité du magique, donc. Le pied ! Il n'y a pas de mal, j'ai dit, oui. Et c'est vrai qu'il n'y a pas de mal. Il n'y a pas d'attache particulière, juste

deux, trois conversations sommes toutes assez superficielles, peut-être légèrement au-delà, mais légèrement. Il n'y a pas de magie.

Il n'y a pas besoin de creuser. J'accepte. A contrecœur, mais j'accepte. J'accepte parce que je dois accepter. La vie c'est la vie. C'est juste la vie. La vie sans père nazi. Ou peut-être que si, mais comme d'autres, rien de mystique. Juste un énième con. Peut-être. Il y en a. Son père a dû mourir en Afghanistan, parce que dans la vie quand on meurt à la guerre il y a vingt ans en étant Belge, on meurt probablement en Afghanistan. Et elle ne veut pas en parler parce que n'avoir jamais connu son père, le savoir mort, c'est douloureux. C'est tout. Aucun mystère, juste cette bonne vieille souffrance. *Defeat means nothing but defeat*, dit aussi Dickinson. Puisse-t-elle avoir raison.